

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

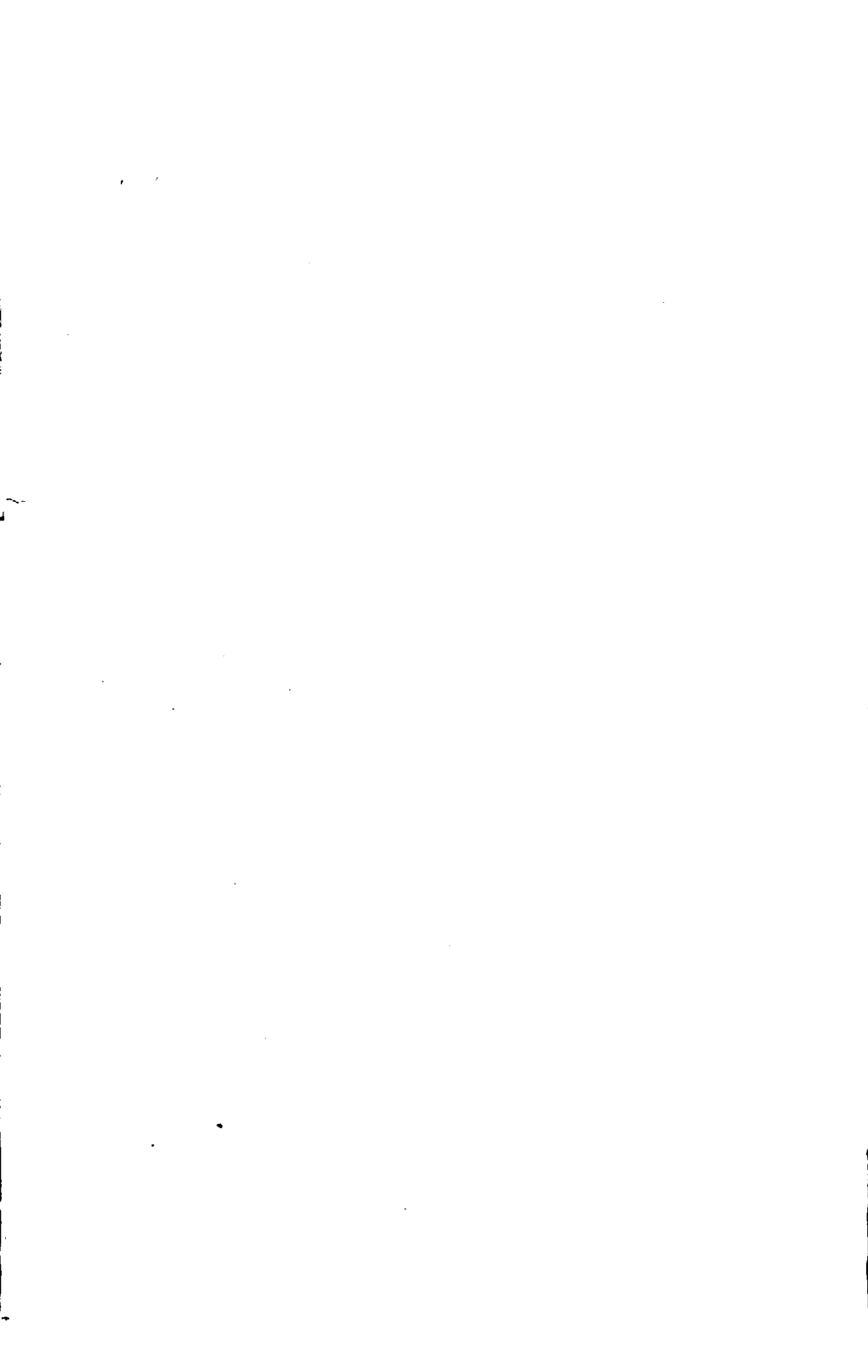
Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES  
Google Livres

# MERCURE DE FRANCE

TOME QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME

Mai-Juin 1912



Mai-Juin 1912 — Tome XCVII

# MERCVRE

DE

## FRANCE

*(Série Moderne)*

Vingt-troisième Année



PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, AVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXII

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Une ou plusieurs pages sont omises  
ici volontairement.

la trace de certains maîtres. Mais l'accent est personnel, large, élevé et parfois exquis. Ce livre ajoute une note à l'œuvre de M. Brenes Mesen : il complète en effet heureusement la besogne éducatrice de l'écrivain.

**MEMENTO.** — Isaac I. Barrera : *Hocafuerte*, Imprimerie nationale, Quito. Etude historique et biographique de ce grand seigneur de l'indépendance équatorienne, au cours de laquelle l'auteur montre de vraies qualités d'historien. — I. Gomez (Juan Ignacio Galvez) : *Domingueras*, maison d'édition de J. Galvez, Quito. Chroniques de mœurs équatoriennes. — I. M. Cavian Zavala : *Emocionario en versos*, Imprimerie de Rosada Vega, Melida, Mexico. Premières poésies senties, mais pas toujours choisies, de ce jeune poète. — Tiberio Hormechea : *Jardines Lusitanos*, Typographie San Mateo Churubusco, Mexico. — Manuel Gutierrez Najera : *Amor y Lagrimas* ; Antonio Zambrana : *El Secreto del Oro* ; R. Baumbach : *Cuentos de Verano*, traduction de F. Fonseca ; « Collection Ariel », A. Alsina, San José de Costa Rica. Trois plaquettes publiées par cette intéressante Bibliothèque qui s'est consacrée à la tâche bienfaisante de vulgariser en morceaux choisis les principales œuvres nationales ou étrangères.

FRANCISCO CONTRERAS.

### VARIÉTÉS

**Un poète bulgare: Christo Boteff.** — Née depuis trente ans à peine à la vie politique autonome, la Bulgarie ne saurait posséder, à proprement parler, une littérature. Quelques écrivains isolés s'y sont faits cependant remarquer, dont le nom mérite d'être connu en France. Leurs œuvres témoignent de sensibilité, d'observation et de spontanéité. Parmi les plus notoires, citons le romancier Vasoff, auteur d'une quinzaine de romans, et notamment de *Sous le Joug*, scènes historiques relatant des impressions de l'insurrection contre les Turcs, de 1860 à 1870.

Les Bulgares ont des dons lyriques, lesquels s'attestent chez Slavekoff, poète philosophique et fils de l'auteur de la Constitution actuelle, et surtout chez Christo Boteff, superbe type de la race, car à ses qualités d'artiste véhément il joignit celles d'une bravoure héroïque et d'un patriotisme ardent.

Né à Kalofer en 1847, Boteff éprouva douloureusement l'oppression turque. En 1875 il forma une bande en Roumanie, se mit à sa tête, passa le Danube et essaya de soulever les populations. Peu de temps après il fut tué, avec ses camarades, dans une rencontre avec l'armée turque.

Les poésies de Boteff n'ont jamais été traduites en français ; elles sont peu nombreuses. En voici une d'un accent émouvant, où la littérature tient peu de place, et qui est visiblement d'un poète patriote, d'un rêveur proche de l'âme populaire, mais d'un rêveur héroïque qui fait le coup de feu et qui sait se faire tuer. Cette chanson est célé-

bre en Bulgarie. Elle fut composée en l'honneur de Hadji Dimitri, autre illustre chef de bande, qui guerroya pour l'indépendance de la Bulgarie et périt en 1868 sous les coups des Turcs.

## HADJI DIMITRI

Dans les Balkans il vit encore,  
En sa vigueur virile, adolescent ;  
Mais de son sein que la douleur dévore  
S'écoule un flot de sang.

Il a d'un côté rejeté sa carabine,  
De l'autre en deux tronçons son sabre aux reflets clairs.  
Son œil se trouble et sa tête s'incline,  
Sa bouche maudit l'univers.

Le héros git. Au ciel les rayons lourds  
Du soleil dardent sur la plaine.  
Une moissonneuse chante sa cantilène  
Dans les prés... Et le sang coule toujours.

C'est la moisson. Chantez, chantez, esclaves,  
La chanson triste. Et toi, lui, ô soleil,  
Sur la terre servile... Un dernier flot vermeil  
Jaillit du cœur d'un de ses braves.

Celui qui meurt en luttant pour la liberté  
Ne meurt pas. Car le ciel, la terre,  
Jusqu'à la bête, tout se désespère,  
Et les poètes chantent son cœur indompté.

A l'heure chaude, l'aigle de son aile  
Lui fait de l'ombre ; et le loup doucement  
Vient lécher sa blessure ; et, douleur fraternelle,  
L'héroïque faucon descend du firmament.

A présent il fait nuit, une nuit claire  
Pleine d'étoiles par milliers.  
Le bois murmure et la brise est légère...  
Les monts Balkans chantent la chanson des guerriers.

Les nymphes dans leur robe blanche  
Ont commencé leurs mystérieux chants.  
Elles vont, elles glissent dans les champs.  
Sur le blessé leur doux groupe se penche.

L'une le panse, et d'herbes lui fait une couche ;  
L'autre d'eau fraîche asperge son front tout brûlant ;  
La troisième lui donne un baiser sur la bouche.  
Et lui regarde son beau visage riant.

« Dis-moi, ma sœur, où douc est Karadja (1),  
Mon compagnon fidèle ? Dis-le vite, ô femme,

(1) Autre révolutionnaire bulgare, compagnon d'armes de Hadji Dimitri et mort peu auparavant en combattant.

Puis prends alors mon âme,  
Car je veux mourir là. »

Alors en chantant le groupe s'enlace  
Et s'envole dans le nocturne firmament.  
Elles volent ainsi jusqu'à l'aube en chantant  
Et cherchant l'âme de Karadja dans l'espace.

Il fait jour. Et sous les cieux lourds  
Le héros gît, loin de la foule.  
Le loup lèche le sang qui coule,  
Et le soleil darde toujours.

ALFRED MORTIER.

### LA VIE ANECDOTIQUE

M. Edouard Fer. — La Chambre de M. Canudo. — Poèmes tongouses. — Mort de Paul Gabillard.

Peu de jours avant le vernissage des *Artistes Français*, je sortais du Grand Palais, quand un jeune homme m'aborda et, se déclarant artiste peintre, me demanda si son tableau était bien placé.

Je promis de le renseigner le lendemain, ainsi que je fis. J'eus, il est vrai, assez de peine à découvrir son tableau que l'on avait placé sur le balcon. Il se trouvait que c'était là un des tableaux les plus audacieux du Salon, puisqu'il ressortit à cette technique néo-impresionniste dont on n'avait vu jusqu'ici des modèles qu'aux *Indépendants*. Il ne s'agissait point d'une de ces peintures divisionnistes où le peintre strie la toile afin de lui donner une apparence floue et poétique, c'était là un véritable tableau de pointilliste où les couleurs gardaient toute leur force et toute leur pureté. Comment **M. Edouard Fer** a-t-il fait pour faire admettre son tableau aux *Artistes Français* !

Je revis M. Fer, le lendemain, à l'heure convenue, et sans lui dire ce que je pensais de sa peinture, je le renseignai sur le lieu où on l'avait accrochée.

L'artiste m'attendait dans les jardins du Cours-la-Reine. Je m'approchai de lui. Il ne m'avait point aperçu et je l'entendis qui fredonnait une chanson niçoise :

E ciqu'e strass'e roba capeù..

Il tenait à la main une coupe grecque antique en terre cuite où sur fond rouge couraient des dessins noirs et l'examinait amoureux. J'interrompis sa contemplation, lui dis où était son tableau. Il me remercia, puis s'éloigna en chantonnant encore son refrain nissard et balançant le vase grec au bout de son bras droit.

Le nom de M. Fer m'était inconnu, toutefois je croyais reconnaître son visage et pendant quelques jours je me demandai où je l'avais